

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir; 46, Rue Yacel.  
De 3 à 6 heures du soir; rue Uruguay 26.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Tous les manuscrits, intérêts ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone « La Cooperativa » N° 339.

Impreso en los talleres de la imp. Latina.

# COURRIER FRANCO-ORIENTAL

## JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Belon Hubbard — Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

## Autour de Fashoda

Sans prendre au tragique les *ultimatum* que la presse anglaise nous lance chaque matin, il est temps, croisons-nous, de les traiter sérieusement. A force de répéter que l'Egypte est une terre anglaise, on a fini par la persuader aux masses britanniques naturellement ignorantes des anciens engagements pris par leur gouvernement. Et de même à propos de Fashoda, à force de dire que l'Angleterre seule y a des droits, on crée des courants d'opinion sur lesquels on s'appuiera pour battre en brèche les intérêts français. On nous dira pour Fashoda comme pour Boussu, sur le Niger:

« Pourquoi nous refuser cette misérable bousquise? Vous voyez l'importance que le peuple anglais y attache. Certes, nous, diplomates, hommes d'Etat, nous pourrions, jusqu'à un certain point, discuter avec vous et tenir compte de vos arguments; mais nous subissons la formidable poussée de notre peuple, et nous ne pouvons rien contre elle, tandis que vous, heureux gouvernements, vous faites ce que vous voulez. Qui donc, en France, s'occupe de Fashoda? A peine quelques journalistes; et l'affaire étant réglée avec nous, par patriotisme il se tient; ils ne voudront pas insister sur un quelconque qui vous coûte si peu et nous est si agréable. »

Ce langage a été souvent tenu dans bien des circonstances, et c'est pourquoi il faut prendre garde au «Bluff». Les journaux qui, tous les matins, nous déclarent la guerre et recommandent au général Kitchener de jeter, au Nil, Marchand et ses Sénégalais, n'interprètent pas évidemment d'une façon fidèle les intentions réelles du gouvernement anglais. Ce sont de simples agents provocateurs... mais patriotes!

Ils s'engagent sans danger pour leur pays. Il n'est pas le même genre d'amour-propre que nous. Ils prennent au besoin leur parti d'une reculade, ils sauront même, le cas échéant, la transformer en triomphe. Ils s'amusent à jouer les Croquemaintes et si « le Français » n'a pas peur, il ne lui en voudra pas pour cela; mais tout peut arriver et si le gouvernement français allait montrer quelque indécision, quel redoulement d'audace et de violence!

Si simple qu'elle paraîsse, la méthode n'est point exempte de danger. Si les journaux ne croient pas ce qu'ils disent, la masse des lecteurs croit à ce qu'elles lit et, peu à peu, on prépare ainsi un terrain favorable à toutes les résolutions extrêmes et même à la guerre.

Ce n'est point, en vérité, ce que cherchent, ce que désirent les marchands de la Cité; mais chaque jour ils y sont poussés un peu plus et il peut arriver un moment où ils essaieront en vain de réagir, où il seront trop engagés pour ne pas subir toutes les conséquences des imprudences commises.

C'est pourquoi nous devons prendre au sérieux les manifestations de la blufferie anglaise et ne pas nous reposer simplement sur la sagesse des gouvernements.

Nous vivons depuis vingt-sept ans, en France, avec la pensée que nous devons nous préparer contre une agression subite sur nos frontières de l'Est. Par contre, nous avons entièrement négligé d'organiser la défense de nos frontières maritimes. Les ministres qui se sont succédé à la marine, jusqu'ici, n'ont pas voulu envisager les dangers d'une guerre avec l'Angleterre. Leur lâche semblait consister uniquement à enrayer tout progrès pouvant gêner dans ses habitudes une séodalité maritime.

Les rares amiraux qui avaient vu clair: le grand amiral Aubé, plus tard l'amiral Dupuit-Thouars, furent abreuves de dégoût et moururent à la tâche. Mais ils ont laissé des disciples, des officiers nourris de leurs pensées, prévoyants comme eux, comme eux patriotes et peut-être sommes-nous à la veille du jour où la marine française va s'organiser enfin pour les tâches qui pourraient lui incomber.

C'était hier, nécessaire. C'est, aujourd'hui, de la dernière urgence; il faut avoir le courage de dire la vérité:

« Si les Anglais avaient la certitude que nous ne sommes pas en état de nous défendre, des paroles insolentes ils passeront aux actes et ils nous accuseront soi à une reculade éhontante, soit à un désastre matériel. » On n'est respecté par eux qu'en raison de la crainte qu'on leur inspire. Soyons donc sérieux et préparons-nous.

Mais alors, que devient la proposition du tsar: le désarmement? Pensé généralement, noble projet que tous les peuples ont accueilli avec enthousiasme, que tous les penseurs grandement honorent, auquel tous les gouvernements adhèrent, car tous enverront à la conférence des représentants qui auront pour instruction première de se montrer très favorables au désarmement des autres.

Nous sommes, en ce moment, entourés d'embûches: l'Angleterre cherche à s'emparer du bâti de la Souda. Un journal russe le disait, hier: « une action isolée de l'Angleterre à Candie nous amènerait un exemple: nouveau de ce que valent les occupations pro-visoires: Egypte, Bosnie, Herzégov-

ne! L'Angleterre, à la Souda, resterait maîtresse absolue de la sortie des détroits et de la partie orientale du bassin de la Méditerranée. D'autre part, le recul de la France à Fashoda équivaudrait à la reconnaissance de la mainmise définitive de l'Angleterre sur la vallée du Nil. Ce serait l'abandon de notre politique africaine et une abdication dont les conséquences ne tarderaient pas à se faire sentir, pour nous, ailleurs qu'en Afrique.

A. S.

Journal de Route  
d'un Officier au Soudan

Le « Journal de Saint-Quentin » publie le journal de route d'un officier qui opère au Soudan contre Samory. Voici quelques passages de cette correspondance:

Gatogo, route de Tiemou, 27 mai. Nous sommes partis le 20 mai de Sikasso, nous traînons avec nous 1,500 porteurs qui n'ont tous qu'une idée: se sauver en abandonnant leur charge. Comme il n'y a pas d'autre moyen de transporter les vivres et les munitions, que par suite ces porteurs sont indispensables, il a été décidé que tout porteur serait tué aussitôt d'une balle dans la tête ou d'un coup de baïonnette dans le ventre. Le premier jour, vingt environ ont été dans ce cas et chaque jour il en est de même.

Le commandant ne voulant pas, avec raison, qu'une seule cause reste en arrière et tous les matins, malgré la grande surveillance dont ils sont l'objet, un grand nombre de porteurs s'étant sauvés la nuit, on charge leurs caisses sur la tête des tirailleurs; ces derniers sont furieux, aussi les fuyards qu'ils rattrapent passent-ils un mauvais quart d'heure; j'en ai vu un auquel un tirailleur coupait froidement le cou avec son couteau.

Nous sommes éreintés, nous marchons toute la journée avec une heure de repos vers midi, pour déjeuner. Le déjeuner se compose d'un morceau de biscuit; d'ailleurs la viande de la veille, même cuite, est pourrie par suite de la chaleur humide et torride qu'il fait. Vers 5 heures, nous arrivons au campement, on installe le camp, on abat la viande vers 6 heures, on l'avale et l'on se couche, ou plutôt on tombe mort de fatigue pour recommencer le lendemain; nos spahis mangent du miel sans le faire cuire; les porteurs ne mangent rien ou à peu près; vousvez-vous le menu de notre unique repas journalier: rognons sautés, foie sauté, filet rôti et poulet quand il y en a à voler; cela n'a pas varié depuis le départ.

Nous traversons des villages en quantité, les uns viennent faire leur soumission, les autres sont détruits, Babemba ou Samory; c'est la ruine et la désolation dans beaucoup d'endroits; le pays, très fertile, aura besoin d'un long temps pour se repeupler et produire.

Le 29 mai, à 1 heure, nous arrivons où nous devons camper J'espérais me changer, mais avant même d'avoir mis pied à terre un ordre du commandant nous prescrit de continuer et d'aller nous emparer de quelques sitas dans un village à deux kilomètres. Nous partons; nous marchons deux grandes heures, soit donc dix ou douze kilomètres, au lieu de deux; les habitants ne bougent pas, en nous voyant les portes sont ouvertes.

Le 30 mai, le chef du pays vient se soumettre et mettre 2,000 sofas à notre disposition, tous les villages sont dans la joie de nous voir, car Samory les pressurait énormément.

Le correspondant du « Journal de Saint-Quentin » signale deux nouvelles escarmouches, les 31 mai et 1er juin.

Le 2 juin, déparé à 4 heures 1/2 matin; vers 1 heure, après deux ou trois escarmouches, arrivée à Tremou, tous les sofas sont partis, mais ont mis le feu au village qui flambait encore; nous prenons un homme une torche à la main, il est tué aussitôt; à 2 heures, déparé de Tremou pour le Sud, nous sommes attaqués au passage d'un marabout, tué de l'ennemi; arrêté à 6 heures, déparé à 7 heures. La colonne ennemie n'est qu'à trois ou quatre passes devant nous, nous finissons par la joindre vers minuit, après avoir traversé quelques villages en feu; elle se disperse, et nous nous couchons dans l'herbe trempe.

Vers 4 heures du matin, nous repartons pour le bivouac où nous arrivons à 9 heures et demie; le commandant déclare qu'il faut éteindre le soleil même sur le Bandama, fleuve à trois heures de

marche à l'est de Tremou; nous repartons à 11 heures et nous arrivons à 7 heures et demie, éreintés, car nous avons marché 32 heures sur 37, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de biscuit et de viande froide.

L'officier en question va ensuite à Kong, où, dit-il, il n'y a plus d'habitants: il raconte le siège qu'avait subi la petite garnison. On sait qu'elle fut sauvée par le commandant Candrelier, qui arriva quand tous les porteurs et quinze tirailleurs étaient déjà morts de soif; mais il nous apprend ce qui jusqu'ici n'a pas été dit, que le commandant Candrelier, les sofas revinrent avec un canon lance-fusées; plusieurs cases furent brûlées, le nouveau siège dura quatre mois; l'ennemi ne s'enfuit qu'à l'approche de la colonne dont il est ici question. La route se poursuit, les chevaux tombent comme des mouches.

Malgré toutes ces fatigues et privations, dit le Soudanais, je me porte bien et je serais heureux si je pouvais de temps à autre recevoir des nouvelles de France; j'en suis resté au procès Zola et ce ne doit plus être très près à Paris. Il décrivit ensuite le pays qu'il traverse en allant vers Bobo-Dioulasso, pays très riche, dit-il; pas de villages à proprement parler, mais une suite quasi-interrompue de grèves de cases; la saleté des indigènes est repoussante; ils n'ont jamais vu de blanc, jamais plus d'argent monnaie; impossible de trouver une goutte de lait; ils ont beaucoup de vaches, mais ne savent pas les traire. « Nous ne trayons pas nos vaches, dit un roitelet du pays à un des compagnons de nos porteurs, tout leur lait est pour leurs veaux; est-ce que tu traîs ta mère, toi? »

Le journal s'arrête là; le courrier l'a emporté; la suite viendra plus tard. —

## THÉATRES

## CIBILS

Le petite pluie froide et pénétrante qui s'est mise à troubler samedi au soir, juste à l'heure du spectacle, a empêché beaucoup de monde de revenir à Madame Mongodin, la fine et spirituelle comédie de Blin et Tocqué.

Les biaves, ceux ou celles que le mauvais temps n'empêche pas d'aller au théâtre, ont été justement récompensés de leur courage. On s'est amusé à Cibils, franchement amusé.

Parler de l'interprétation de Madame Mongodin serait redire ce que nous avons déjà dit après la première représentation de cette pièce. Qu'il nous suffise donc de constater que Mlle. Billy et Mme. Laurent, MM. Dhovral, Orval, Maillaud et Deneys ont été très applaudis.

Malgré le temps redevenu menaçant, la coquette salle de Cibils était hier aux trois quarts remplie.

Les Ricochets de l'amour, nous ont fait passer une agréable soirée, ont valu à nos artistes de chaleureux applaudissements.

Tous ont tenu très correctement leur rôle. Mlle. Billy dont nous avions admiré la veille la grâce séduisante. Nous avons qu'à lui reprocher qu'un peu trop d'indulgence pour son mari qui méritait vraiment un plus grand châiment.

Très bien, Mme. Laurent, très bien aussi Mmes. Deblée, Fourdin et Lafargue.

Les artistes hommes très corrects aussi. Tous nos compliments donc à MM. Dhovral, Orval, Maillaud, St. Simon et Deneys.

## PETITES ACTUALITÉS

## La direction des Ballons

Tous les six mois, on est sûr de rencontrer dans quelque journal l'information suivante: « La solution du problème de la direction des ballons est enfin trouvée. » Et remarquez qu'il y a déjà un grand nombre d'années que cette nouvelle repartait avec une remarquable régularité.

C'est pas que nous voulions déranger les portes et nous voyons briller les canons des fusils; nous étions plutôt énervés, car il est difficile avec dix-sept cavaliers de s'emparer d'un tata, et il aurait fallu faire quatre heures à notre infanterie pour nous rejoindre.

Heureusement, en voyant que toute la colonne est avec nous, les sofas se sauvent, nous en prenons quelques-uns; le chef vient nous faire sa soumission; nous arrivons au camp à 8 heures du soir et nous prenons à 9 heures notre premier et unique repas.

Le 30 mai, le chef du pays vient se soumettre et mettre 2,000 sofas à notre disposition, tous les villages sont dans la joie de nous voir, car Samory les pressurait énormément.

Le correspondant du « Journal de Saint-Quentin » signale deux nouvelles escarmouches, les 31 mai et 1er juin.

Le 2 juin, déparé à 4 heures 1/2 matin; vers 1 heure, après deux ou trois escarmouches, arrivée à Tremou, tous les sofas sont partis, mais ont mis le feu au village qui flambait encore; nous prenons un homme une torche à la main, il est tué aussitôt; à 2 heures, déparé de Tremou pour le Sud, nous sommes attaqués au passage d'un marabout, tué de l'ennemi; arrêté à 6 heures, déparé à 7 heures. La colonne ennemie n'est qu'à trois ou quatre passes devant nous, nous finissons par la joindre vers minuit, après avoir traversé quelques villages en feu; elle se disperse, et nous nous couchons dans l'herbe trempe.

Vers 4 heures du matin, nous repartons pour le bivouac où nous arrivons à 9 heures et demie; le commandant déclare qu'il faut éteindre le soleil même sur le Bandama, fleuve à trois heures de

que médite l'amiral Lockroy et se préoccupent de la tournée que prennent les affaires de l'Extrême-Orient, il y a des individus qui, sans, bruit, modestement, sans que personne les y oblige, passent leur temps à chercher la direction des ballons.

C'est des sages, ceux-là, qui ont le mérite de travailler à notre perfectionnement, car il sera difficile de ne pas nous prendre au sérieux, le jour où nous sera permis de nous diriger même dans le voisinage des nuages.

## Anonymes

On nous a dit hier, au théâtre, qu'un de nos compatriotes venait d'être victime d'une petite infamie, dont les conséquences n'ont pu ni pouvaient, fort heureusement, troubler sa tranquillité ni celle des siens.

Nous nous sommes laissé dire, que l'on connaît déjà l'auteur de cette infamie nous voulions parler d'une lettre anonyme — et que la victime ne parlait rien moins que de couper les oreilles du coupable!

Il n'en fut rien sûrement, car lui et toutes les personnes que vise la lettre en question sont trop intelligentes pour attacher une importance quelconque à une pareille infamie, qui ne peut en tous cas, augmenter les sympathies que les gens honnêtes peuvent avoir pour celles qui sont victimes de pareilles machinations.

Il nous reste nous recommandons tout simplement, la lecture de l'article publié jadis dans le « Journal » de Buenos Ayres sous la signature de *Ours Gris*.

La reproduction de cet article le vengerait plus sûrement et plus efficacement, d'une injure qui n'en est pas une. Qu'il se souvienne aussi, qu'on n'est jamais咸 que par la boue.

Voici l'article en question:

L'individu qui envoie une lettre anonyme est bête, méchant et lâche, c'est du moins la définition adoptée par M. Prud'homme.

A mon avis, c'est la bêtise qui domine, et avec elle l'ignorance, la preuve en est que parmi plusieurs centaines de lettres anonymes que j'ai étudiées à peine il y en a une seule écrite correctement. La plupart d'entre elles sont écrites dans un style qui prouve que leurs auteurs sont aussi ignorants qu'objets, leur orthographe dénonce le degré de culture de ces écrivains amis de l'inconnu.

Parler de l'interprétation de Madame Mongodin serait redire ce que nous avons déjà dit après la première représentation de cette pièce. Qui n'a pas mis le capitané adjoint au courant de la chose, le capitané fut semblant d'être furieux contre le maréchal des logis, il lui infligea nominalement une punition grave, on aurait dit qu'il voulait faire condamner la pavouï sous-off à bâbila. Une autre fois, nous découvrions qu'une lettre anonyme fut grossière émane d'un misérable qui sortait de la «Pénitentia» pour chantage ou «gallo parecido».

Une autre émanait d'un petit patriote qui est argentin en France, français à Buenos Ayres, stupide et lâche far-tout.

Une autre venait d'un français qui n'était pas et qui, à part ses failles et ses distractions malheureuses au jeu n'avait rien à se reprocher.

Une autre venait d'un monsieur futé qui n'avait pas pu nous «fourrer dedans».

Il y en a d'autres encore dont les auteurs sont connus mais dont nous ne parlons même pas, car ils relèvent de la police, notre mépris augmenté du mépris du public ne suffit pas, il leur faut un bijou qui s'appelle les «menottes».

Si ces imbéciles qui commettent des lettres anonymes n'étaient pas des anges, il sauraient qu'il y a une science appelée graphologie qui permet de découvrir un tas de choses dans un chiffon d'écrit. Mais ce sont des ânes et ils sont déjà bien assez occupés à brouter et à braire, ils n'ont pas le temps d'étudier.

Sans être graphologue, il suffit d'ailleurs d'avoir un peu l'habitude de manier des manuscrits et de posséder un peu de bon sens pour reconnaître une écriture qu'on a perdue ne soit-ce qu'une fois.

Prenez une lettre quelconque, d'écriture



